



Cahiers d'études africaines

196 | 2009
Varia

Derlon, Brigitte & Jeudy-Ballini, Monique. – *La passion de l'art primitif*

Jean-Paul Colleyn



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14085>
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 8 décembre 2009
Pagination : 1007-1010
ISBN : 978-2-7132-2209-2
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jean-Paul Colleyn, « Derlon, Brigitte & Jeudy-Ballini, Monique. – *La passion de l'art primitif* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 196 | 2009, mis en ligne le 08 décembre 2009, consulté le 03 mai 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14085>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Derlon, Brigitte & Jeudy-Ballini, Monique. – *La passion de l'art primitif*

Jean-Paul Colleyn

RÉFÉRENCE

DERLON, Brigitte & JEUDY-BALLINI, Monique. – *La passion de l'art primitif. Enquête sur les collectionneurs*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque des sciences humaines »), 2008, 322 p.

- 1 Voici un excellent livre un peu inattendu de la part de deux spécialistes de la Nouvelle-Guinée, qui ont entrepris de retourner le miroir de l'ethnologie sur l'étrange population des collectionneurs d'art *primitif* parisiens et d'étudier comment sont réappropriés, chez nous, les artefacts exotiques. Elles dégagent, à partir des témoignages des collectionneurs, un ensemble de présupposés plus ou moins conscients relatifs à l'esthétique, à la culture, l'éthique et les affaires. De telles enquêtes enrichissent incontestablement la connaissance que nous entretenons avec un monde demeuré en marge de la révolution industrielle. Sur l'emploi du terme « art primitif », les auteures ne s'embarrassent pas de considérations inutiles : elles le reprennent « parce que c'est aujourd'hui le terme qu'emploient couramment collectionneurs et marchands » (pp. 32-33). Cette enquête entamée en 2000 vise à rendre compte des représentations circulant parmi les collectionneurs d'art primitif, d'explicitier leur point de vue, sur le monde, leur imaginaire, leur vision de l'altérité et leur rapport intime aux objets. Il s'agit aussi de saisir le sens de leur pratique, de leur attirance pour cette forme d'art et de leur désir de vivre dans sa proximité. Plus profondément encore, il s'agit de poursuivre la longue réflexion, qui va de Marcel Mauss à Alfred Gell sur le thème du rapport des hommes aux choses (pp. 36-37). Ce travail reconnaît les apports de la critique postmoderniste et postcolonialiste, mais entend la dépasser pour s'intéresser aux motivations exprimées par les collectionneurs. Il entend aussi aller au-delà des clichés contradictoires déjà relevés par Krzysztof Pomian (1987), du collectionneur comme une espèce de maniaque inoffensif ou comme spéculateur utilisant l'amour de l'art comme alibi. En ce sens, Brigitte Derlon

et Monique Jeudy-Ballini se rapprochent de la neutralité axiologique telle que la définit Max Weber, puis, plus tard, les ethnométhodologistes. Elles envisagent les valeurs défendues par les collectionneurs comme des faits de culture à analyser, sans émettre de jugement. Le livre mentionne sans s'attarder les regards extérieurs portés sur la pratique du collectionneur d'art primitif, comme ceux de la sociologie de la distinction sociale, de la théorie critique ou de la psychanalyse. On sait que l'activité de collectionner a été vue comme la manifestation du besoin occidental de s'approprier le monde, que le désir de collectionner, la valeur excessive accordée aux objets, la crainte de se voir déposséder, le plaisir lié à la contemplation ont été interprétés comme une sublimation du désir sexuel. Sans doute trouvera-t-on matière à nourrir ces idées, dans les dires des uns et des autres, mais nos auteures se gardent bien de toute surinterprétation et se bornent à synthétiser les propos de leurs interlocuteurs et à en dégager les principes généraux. Le fait est que l'amour et le désir sont omniprésents dans la pratique de la collection. Selon maints témoignages, l'amateur d'art tombe amoureux d'un objet comme on s'éprend d'une femme, avec ce que cela comporte de « vibrations », de connivence indéfinissable, et éventuellement de dépit ; sans parler de qualités comme la sensualité des objets.

- 2 La question de l'argent est également traitée au plus près des dires des enquêtés, assortis d'utiles diagnostics d'une sobriété presque clinique. Le lecteur ne s'étonnera pas d'entendre les collectionneurs, marchands professionnels ou non, déclarer la question de l'argent comme secondaire : à l'évidence dans le choix de leurs acquisitions, bien d'autres critères interviennent. Nombreux sont ceux qui invoquent, pour légitimer l'appropriation d'objets exotiques, la question du sauvetage et de la conservation d'un patrimoine culturel souvent menacé dans la contrée d'origine. Nos anthropologues remarquent que cette dénégarion de l'importance de l'argent s'inscrit dans une longue tradition occidentale opposant la sphère économique au domaine des affects, alors que l'on sait combien les deux peuvent être intriqués.
- 3 Les principales conclusions de l'enquête ne se situent pourtant pas là, mais plutôt dans les valeurs défendues par les collectionneurs, voire dans leurs croyances. J'en relèverai ici quelques-unes, sans forcément respecter l'ordre d'exposition du livre.
- 4 Une place importante est accordée à l'esthétisme – le mot est de moi –, au sens où le collectionneur manifeste une sensibilité artistique à la beauté des choses. Il se distingue par son « flair », par son discernement, par son « art de voir ce que les autres n'ont pas vu », ce qui le hausse au niveau de l'artiste (p. 142). Cet esthétisme n'a rien de canonique : la qualité des objets se mesure à l'émotion qu'ils dégagent plutôt qu'à leurs caractéristiques plastiques (p. 57). Dans ce cadre, l'émotion s'oppose au savoir, car il existe un lien entre l'enchantement et la résistance qu'offre l'objet à la compréhension (p. 74). Les collectionneurs s'opposent au dessèchement savant, notamment celui des anthropologues, et n'hésitent pas à disjoindre les objets de leur fonctionnalité. Une autre conclusion majeure de l'enquête souligne l'assimilation métaphorique insistante, chez la majorité des collectionneurs, entre personne humaine et objet. L'objet est quasiment un être humain avec lequel on communique et dont on hésite pour des raisons sentimentales à se défaire. Il a une vie, suscite des émotions, exerce une influence, met l'homme en contact avec des forces de l'invisible. C'est tout juste si le collectionneur ne se croit pas élu par ses objets, qui paraissent dotés d'intelligence et qui, comme Balzac le fait dire au cousin Pons, savent reconnaître les amateurs.
- 5 Tout comme elles ont esquivé la question du primitivisme – et on les comprend dans le cadre d'un livre qui compte déjà plus de 300 pages – Derlon et Jeudy-Ballini esquivent la

question du fétichisme. On ne peut s'empêcher toutefois d'y penser, car la qualité première de l'objet d'art primitif est son authenticité : « Il faut que le masque ait dansé », « que l'objet ait vécu », « qu'il ait une vraie profondeur », d'où l'intérêt pour la patine, sorte de crasse noble, des objets. Il faut aussi que l'on croie en l'objet. Si la conviction s'installe qu'il s'agit d'un faux, « il perd sa magie » (p. 130). Bref, pour que le collectionneur croie en l'objet, il faut que ce dernier soit habité par la croyance de l'autre.

- 6 Les pièces d'art primitif se distingueraient par leur faculté à continuer d'exercer par-delà le temps et l'espace une part des pouvoirs qui leur avaient été initialement conférés : « J'ai peur, à chaque fois que j'acquiers un nouvel objet [...]. Si une succession de malheurs ou de soucis survenait, par exemple, je pense que je le retirerais » (p. 82) ; « Quand on sait qu'un objet vient de telle ou telle collection, on a subjectivement l'impression que quelque chose du collectionneur est présent » (p. 212). À cet égard, un des passages les plus brillants du livre aborde la dimension nécessairement comparative de la démarche anthropologique, en confrontant la circulation des objets de collection et les circuits de la *kula*, en Mélanésie (p. 288).
- 7 La préoccupation métaphysique des collectionneurs conduit à d'autres rapprochements, notamment avec l'art moderne. Le collectionneur a le sentiment d'être en présence d'un objet qui le dépasse, en prise avec un monde caché, le monde invisible, des morts, des dieux, de l'au-delà, de l'éternel (p. 59). Les émotions liées à la collection se disent fréquemment comme ineffables et le rapport à l'objet est finalement vécu comme un rapport à soi (p. 30). Le mystère irréductible de l'objet, sa dimension magique, son association à l'altérité et à la mystique des origines, les interrogations philosophiques ou existentielles qu'il suscite, ses liens avec l'invisible, sa force de présence, « procèdent toujours de cette attirance pour le non-familier, l'étrange, l'anormal, le lointain, le révolu » (p. 291).
- 8 Si l'anthropologue est mal vu du collectionneur, l'inverse est vrai également, le premier reprochant au second d'ignorer le contexte d'origine d'un objet qui n'a pas été produit pour être admiré en tant qu'art. Toutefois, concluent nos auteures : « Force est d'admettre que tout objet extrait du contexte originel qui lui donnait son sens et sa nécessité devient autre chose que ce qu'il était initialement, quels que soient les efforts déployés pour le "recontextualiser" » (p. 292).
- 9 Certains aspects du livre peuvent être discutés, car il est faussement facile à lire, dans la mesure où les chercheuses livrent au lecteur des résultats passionnants, mais ne ramassent pas toujours toutes leurs cartes, lui laissant à accomplir un gros travail de réflexion. Elles demandent qu'on ne leur fasse pas grief de ne pas explorer ce qu'elles ne prétendent pas explorer, notamment l'enjeu de prestige social lié à la pratique de la collection d'art. C'est un choix tout à fait défendable, mais de nombreuses pistes sont ouvertes sans qu'on s'y engage plus avant. On pourrait, par exemple, envisager le milieu des collectionneurs d'art primitif comme un « champ » au sens que lui donnait Bourdieu, c'est-à-dire comme espace structuré obéissant à des lois de fonctionnement, avec ses institutions, ses enjeux, ses rapports de force, ses intérêts spécifiques. Une telle analyse semble s'inviter d'elle-même, dans les dires des collectionneurs, comme lorsque l'un d'entre eux fait le bilan de sa carrière en disant : « J'ai fait de très bons coups et c'est ça qui compte à la fin. Il faut mesurer le combat, le fait d'avoir déniché des choses, de s'être bien battu » (p. 232). D'autre part, on apprend peu de chose sur les conditions de l'enquête : combien de collectionneurs ont été consultés ? L'ont-ils été plusieurs fois,

combien ont refusé leur participation, combien de femmes, d'hommes, de couples ? *Quid* de la dimension internationale du « monde de l'art primitif », etc.

- ¹⁰ Mais ce sont là des critiques mineures, car *La passion de l'art primitif* est un livre passionnant, qui trouvera ses lecteurs bien au-delà du cercle des anthropologues et des historiens d'art. Il est bien écrit, très clair (ce qui dans mon esprit est un compliment) et comporte, outre les éléments d'enquête déjà évoqués, de magnifiques citations d'auteurs comme Balzac, Maupassant, Sartre, Breton, Leiris, Tournier et Bonnefoy.